

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les échos des plages et des casinos vont en s'affaiblissant de jour en jour; bientôt il n'en sera plus question. Les touristes, rassasiés d'excursions, fatigués des hôtels garnis, regagnent avec une certaine satisfaction leurs foyers domestiques, et Paris, peu à peu, reprend ses droits et ses habitudes.

Du reste, voilà que les théâtres ont à peu près tous rouvert leurs portes, les courses d'automne prennent rang, les expositions artistiques et industrielles se multiplient.

L'exposition actuelle des Champs-Élysées, entre autres, est fort intéressante: aussi y va-t-il beaucoup de monde; rien de plus curieux que ces modes rétrospectives, dont je me réserve le plaisir de parler dès que les installations seront complètes. Les Parisiennes — retour des eaux — se donnent rendez-vous au Palais de l'Industrie; c'est un agréable lieu de promenade où l'on est heureux de se retrouver, où l'on flâne de la façon la plus intelligente, où l'on observe, tout en racontant ses impressions de voyage et en se faisant part de ses projets de toilettes pour l'avenir.

Il faut dire aussi que le mois de septembre est une époque de transition pour les modes: c'est le moment d'inaugurer de nouvelles choses, le chapeau de demi-saison, par exemple, qui, pour entrer dans le caractère de l'automne, devrait être composé de feuilles mortes et de raisins! — On se contente de lui donner un aspect un peu sombre:

il faut bien qu'il soit en mesure d'affronter impunément les pluies et les vents; c'est un acheminement aux coiffures d'hiver.

Le *Fra-Diavolo*, — ce gentil chapeau de feutre à calotte pointue, aux ailes relevées, à l'aspect crâne en un mot, porté par M^{me} la marquise de Caux, à Dieppe, — est le chapeau d'automne le plus lancé. Toutes les femmes en sont d'avance coiffées! Dieu sait pourtant si ce genre convient à toutes les

têtes! N'a pas qui veut la physionomie gracieuse et mutine de celle qui en a fait le succès. Mais ainsi va la vogue, sans raisonnement aucun. Une femme fait-elle sensation avec ceci ou cela? vite, vite, on veut avoir le même succès, et l'on croit l'obtenir en employant des moyens semblables. C'est l'éternelle erreur. Quelle copie a jamais valu l'œuvre originale?

A côté du *Fra-Diavolo*, il y a, pour le moment, de grandes formes en feutre, emboitant bien la tête, avec de larges bords garnis en-dessous de turbans de soie ou de velours, de ruches en tulle et dentelle, véritables tours de tête, ou encore de plumes de coq toutes pailletées d'acier bruni aux reflets sombres: une nouveauté élégante.

Les bords du chapeau sont ensuite disposés comme ceci ou cela, cabossés, relevés d'un côté, baissés de l'autre, enfin *pétris et tamponnés* selon le goût et le caprice de l'artiste chargée de faire la coiffure. Rien de précis dans la constitution des chapeaux en question.

Il en est pourtant qu'on pourrait décrire, car ils sont d'une simplicité primitive: je tiens ce renseignement d'une modiste en renom. Le chapeau est en feutre bordé de velours; l'un des côtés, un peu en avant, est relevé, puis fixé par une rose naturelle coupée en branche; même répétition derrière; torsade de velours et brides en tulle.

La *fashion* est aux fleurs naturelles pour toutes les coiffures. Mais le moyen de conserver son

chapeau dans toute sa fraîcheur? ce n'est pas une jardinière que l'on puisse arroser impunément! Voici le procédé de la modiste, qu'elle-même m'a confié; je suis heureuse, chère lectrice, de vous mettre de moitié dans la confiance. On cueille la fleur adoptée, rose ou reine-marguerite, — ce sont les plus en faveur, — chez la « fabricante de fleurs naturelles ». il y a maintenant une spécialité de fleuristes qui s'intitulent ainsi, et elles n'ont pas tout-à-fait tort, car il est facile de se mépren-



P. N° 221. — CASAQUE EN LINGERIE.

dre. On m'a mise en présence de la nature et de l'artifice, et je dois déclarer bien franchement que j'ai hésité un moment; il est vraiment impossible d'imiter de façon plus parfaite. Si donc il est facile de se méprendre en touchant les fleurs, combien l'illusion doit-elle être plus complète à distance!

Les brides aux chapeaux maintiennent leur succès; pour l'instant, il n'est question que de barbes en tulle de soie blanche, noire, ou bien mélangée, — c'est-à-dire l'une blanche, l'autre noire.

Lingères, ouvrez les oreilles, et vous, aimable lectrice qui n'avez pas le cou long, soyez satisfaite: le col rabattu nous revient! Il est vrai que, monté sur un poignet, il conserve quelque peu les inconvénients du col montant; mais il possède des grâces que son rival n'a jamais eues, quand ce ne serait que l'avantage de ne jamais courir le risque d'être envahi par la cravate qui l'entoure!

Le col *paysan* me plaît particulièrement, roulé sur lui-même, au lieu d'être aplati par le fer; sa toile luisante a, de cette façon, des reflets plus doux à la peau.

Le *madras* est la nouvelle coiffure du matin: son nom suffirait à lui seul pour en donner une idée, si la mode, coquette en tout, ne joignait au foulard à carreaux des broderies anglaises, des guipures épaisses, etc., pour en former un ensemble charmant, comme une *marmotte* d'un nouveau genre, de l'aspect le plus original et en même temps le plus seyant.

Le feston de couleur envahit de plus en plus la lingerie: on en met à tout et partout. Festonnez-vous, mesdames, festonnez-vous!... si vous voulez être au niveau du mouvement élégant!

Je ne terminerai pas ma causerie sans glisser ici quelques indiscrétions. On m'avait priée de ne rien dire... mais tant pis! Je ne veux pas faire mentir le proverbe. Les femmes sont bavardes, dit-on; je le prouverai une fois de plus!

Il faut nous apprêter à voir des élégances inouïes, aussitôt que les salons et l'Opéra auront ouvert leurs portes. La soie et le velours ne suffisent plus au bonheur et à la fortune de nos grands couturiers; ils veulent mieux que cela: des tissus d'or et d'argent!... Rien n'est plus vrai, et déjà, dans l'ombre et le silence, ils nous préparent des cuirasses — merveilles de précision — qui brilleront comme des soleils au grand feu des lumières!

Peu de femmes pourront supporter une comparaison aussi éclatante, et la beauté la plus accomplie pâlera à côté de son corsage. Quelque mari jaloux doit être l'inventeur de cette cuirasse d'or, qui, au théâtre, garantira sa femme des lorgnettes indiscrètes. Ou bien ne serait-ce pas l'âge d'or qu'on voudrait ainsi rétablir? Qui sait! Dans tous les cas, ce ne sera pas un âge d'or dont la bourse ait à se féliciter!

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. 221.

CASAQUE D'APPARTEMENT. — Ce petit vêtement d'intérieur se fait en lingerie ou en cachemire de couleur; il est ajusté derrière, ouvert devant, avec écart du bas. Le dos forme deux petites basques à pointes arrondies, sous lesquelles on a rapporté un large postillon dont les côtés sont joints aux devants. Tous les bords du vêtement sont dentelés et bordés d'un velours ou d'un ruban assorti ou non; un plissé en ruban suit tous les dentelés, excepté ceux du postillon. Le col est formé d'un dentelé montant et d'un plissé abattu. Parements aux manches garnis de même.

G. 449.

1. Berthe fichu en gros tulle perlé, fixée au milieu du corsage devant, par une passementerie perlée, terminée par deux glands. Les bords inférieurs sont garnis de franges perlées; par derrière, la berthe est maintenue par un nœud à larges bouts tombants, garnis de franges.

2. Vêtement pouvant servir à la fois de rotonde, de sortie de bal et de tablier. Il est en crêpe de Chine blanc entouré d'une belle broderie blanche terminée par une frange grillée de même couleur. Le tour du cou est encadré d'une ruche en crêpe lisse, fermée devant par un nœud de ruban blanc à longs bouts flottants. Lorsqu'on en fait un tablier, on supprime la collerette et l'on réunit les côtés au milieu derrière sous un large nœud.

3. Veston Dandy en sicilienne noire, ajusté derrière, vague devant. Col d'homme en velours, à coins rabattus; poches en velours, posées sur les pans des basques de derrière, e. nœud de ruban au bas de la taille. Le bas de la manche est ouvert sur le dessus formant coins rabattus; ceux-ci sont fixés par des boutons en passementerie sur une bande de velours posée en-dessous. D'un motif en passementerie perlée qui orne la pointe de l'ouverture s'échappent trois rangs de cordelière qui passent d'un côté à l'autre. Epaulette formée par un motif en passementerie auquel se réunissent des aiguillettes en passementerie et perles.

4. Mantelet burnous, vu par derrière, en drap de fantaisie blanc, le capuchon arabe est garni de glands en laine du Thibet. Frange en même laine, à tête grillée.

5. Veston en velours et faille noirs, ajusté devant avec basque plate fermée jusqu'en bas. Dos monté par trois plis creux formant le milieu et le postillon de la basque; les bords sont recouverts d'une bande de faille noire. Sur le côté gauche un motif en passementerie avec le crochet de rigueur pour l'en-cas ou le parapluie monstre. Manche moitié plate en velours, et moitié bouillonnée en faille, celle-ci encadrée de passementerie perlée; le bas se termine en cornet de faille, avec un motif en passementerie perlée sur le dessus. Collerette ruchée en velours, entourée d'une draperie en faille formant, derrière, un nœud à boucles et bouts tombants. Le vêtement est fermé devant par de jolis boutons en passementerie et perles.

6. Mantelet burnous, le même que le n° 4, vu par devant, où il se ferme à la poitrine par un double motif en passementerie avec deux glands.

G. 451.

1. Chapeau de feutre gris à larges bords, garnis en dessous d'une demi-guirlande de roses, posée sur une draperie en velours épinglé gris. Une torsade en velours semblable entoure la calotte, qui de plus est ornée d'une plume naturelle.

2. Cravate en foulard surah bleu électrique, dont les deux bouts flottants, découpés en longues dents, sont couverts de broderie anglaise faite en soie blanche.

3. Chapeau *Angot* en paille noire. Les bords, relevés en diadème, sont couverts de velours noir; une draperie en velours soutient une demi-couronne de boutons de roses du Bengale; cette draperie continue à suivre le dessous des bords du chapeau, pour se fixer par derrière en formant un large nœud à bouts. La calotte est entourée de velours, et une plume noire la recouvre en arrière.

4. Collerette *Médisis* en foulard surah, couleur rose électrique; un petit plissé en crêpe lisse est cousu sur les bords, et le tout, ruché, est monté sur un roulotté en foulard formant cravate, terminé devant par un nœud entremêlé de plissés.

5. Bonnet-coiffure en tulle de soie, blonde et rubans vert lumière. C'est une fanchon à fond et barbes flottantes, entourés de blondes. Le bord qui touche aux cheveux devant est formé de blondes ruchées très serré, et le tout est garni de tulle, de blondes et de rubans, coquillés ensemble sur le sommet le plus coquettement du monde.

6. Parure, col et manche en toile blanche, à bords et coins rabattus, brodés en noir. Le col, montant derrière, est ouvert en châle par devant. Les manches ont la forme d'un cornet.

Description de la planche coloriée n° 1160 D.

1. Chapeau en paille beige marron, à passe relevée d'un côté, garni de larges rubans en faille bleu mode gracieusement noués sur le côté, en formant plusieurs coques à bouts tombants entremêlés de myosotis.

2. Chapeau de paille, genre *Paméla*. La passe, arrondie du bas, forme bavolois ondulé derrière. La calotte est entourée d'une draperie de velours

noir. Nœuds sur le havolet et sur le côté devant, où ils forment le pied d'une touffe de roses rouges. Une torsade de velours encadre le dessous du chapeau, dont le bord est très relevé devant et orné d'une touffe de roses thé; après quoi la torsade se continue sous le havolet, en serrant la tête.

3. Chapeau à fond mou, en faille noire, traversé par des barrettes de faille couleur capucine, formant ainsi trois côtes. La passe est bordée de faille capucine et recouverte d'un plissé en faille noire. Draperie en faille souci autour de la calotte et plume de même nuance, avec groupe de roses sur le côté.

4. Gilet en toile d'Asie rayée bleu sur blanc, encadré sur tous les bords d'un ruché coupé en biais et cousu au milieu; petites poches dans le bas; boutons de côté. Ruche *Médicis*, en crêpe lisse blanc, posée à l'intérieur.

5. Col évasé à la *Colin*, en toile batiste, à bords piqués, et sous-manche assortie.

6. Colletterie, sans corps de fichu; ruche montante. Cravate en crêpe de Chine rosé et dentelles noires.

Description de la planche coloriée n° 1160 B.

Substituée à la planche N° 1160 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES DE DEMI-SAISON. — 1. Jupon uni en sicilienne noire, monté sans ampleur devant, cousu derrière à plis plats dits à la religieuse. Tunique princesse en cachemire à carreaux noirs et blancs; le dos est garni dans le milieu de trois velours noirs, qui sont clos à la taille par une cascade de coques en faille noire retombant gracieusement sur le relevé de la tunique. Tous les bords de celle-ci sont entourés de velours noir et ceux du bas sont, de plus, garnis d'une broderie anglaise. Petit fichu de guipure noire dans le haut du corsage, formant col derrière, croisé sur la poitrine et fixé à la taille, de chaque côté. — Broderie anglaise ruchée autour du cou et des manches. — Chapeau *Timbale* en feutre gris bordé de velours noir, avec un plissé en crêpe lisse dépassant les bords; garni autour de la calotte d'une écharpe en gaze plissée, fixée de côté sous une touffe de roses et de plumes, d'où elle s'échappe en flottant.

2. Fillette de 14 ans. — Costume en vigogne bleu électrique. Jupon ras-terre entouré de trois volants plissés très fin et dont le dernier est surmonté d'une broderie en laine de même nuance. Corsage à gros plis et ceinture en cuir. Félerine genre Metternich, en étoffe pareille, maintenue à la taille en-dessous par une ceinture, avec nœud en ruban sur le dessus. Le bord est entouré de franges de laine à grilles, puis surmonté d'une broderie semblable à celle du jupon. — Lingerie plate et festonnée. — Chapeau de feutre, bordé de velours noir, garni de ruban bleu assorti et d'une aigrette noire, posée sur le sommet. Quelques fleurs dessous.

3. Petit garçon de 9 à 10 ans. — Costume en drap gris tourterelle; pantalon court boutonné sur le côté, au genou; blouse ajustée et ceinture assortie, le tout garni de velours noir ainsi que les parements des manches; boutons en velours. — Lingerie en toile unie. — Cravate en faille bleue. — Chapeau de feutre gris avec ruban assorti.

ÉCHOS DE LA MODE

Les colletteries à la *Médicis* sont bien près d'être reléguées au musée des vieilles modes, et je crois qu'il n'y a pas à le regretter. Ce petit collet, ordinairement de la même couleur que la garniture de la robe, et qui se dresse en demi-cercle derrière la tête, n'a rien de particulièrement seyant pour celle-ci. Il donne de la raideur au port de tête, empêche le libre jeu du cou, — cette faculté dont une femme artiste en matière de grâce peut tirer tant de parti, — et engonce les épaules.

De temps à autre, la France éprouve le besoin de revenir à la colletterie, mais heureusement cet accessoire passe vite dans ses bonnes grâces. En dehors du costume de cour, la colletterie ne put prendre sous le premier empire, malgré les efforts faits alors pour la ressusciter, et la Restauration s'empressa de la bannir des Tuileries. Plus tard, sous la monarchie de Juillet, on chercha à y revenir, mais la tentative avorta bientôt. Aujourd'hui l'entreprise n'aura pas eu meilleure chance. Quoiqu'on fasse, nous ne deviendrons jamais un peuple collet-monté.

Ce qui redevient très à la mode, en revanche, c'est la dentelle de Malines pour la garniture des costumes de jour. Ce sont les princesses d'Orléans qui ont remis la malines en faveur,

la reine Marie-Amélie et M^{me} Adélaïde leur ayant laissé en ce genre la plus belle et la plus complète collection de dentelles qui se puisse voir.

*
**

Quelques présents offerts à une jeune mariée à l'occasion de sa fête :

Par son mari, un collier composé de petites feuilles de lierre en émeraude, rattachées les unes aux autres par un diamant entre deux perles fines; devant, la feuille de lierre devient énorme et simule un médaillon, suspendue qu'elle est au collier par un gros diamant.

Par sa belle-mère, une ombrelle de faille bleue, garnie d'effilés plume d'un blanc d'argent; manche d'ivoire sculpté, avec pomme de turquoise à chiffre d'or.

Par son oncle l'amiral, un merveilleux éventail chinois.

Par sa sœur, un bracelet formé de petits camées roses, reliés entre eux par de fines chaînettes d'or.

*
**

Une nouvelle mode inaugurée à Trouville, dans une soirée intime, est ainsi décrite par la *Vie parisienne* :

Un collier de chien en velours noir, avec le nom de celle qui le porte mêlé au nom de l'heureux mortel qui l'a offert, de telle sorte que les deux noms sont illisibles. Les petits diamants qui les composent étincellent sur le velours noir avec l'éclat irritant d'un mystère qui se montre et ne se pénètre pas.

Quelques-uns de ces colliers ont autour une petite frange de diamants. Mais la plupart s'attachent derrière par une boucle carrée dans laquelle passe le ruban de velours. Boucles d'oreille en ruban de velours avec les initiales de diamant en travers.

Un seul bijoutier fait ces colliers, les varie à l'infini, contourne les lettres avec un art cabalistique et doit à sa discrétion un succès immense. On a absolument refusé de donner son adresse. Il faut être initié.

Ces colliers se font aussi en petites pierreries de couleur et petites perles.

V. P.

LES COURSES A DIEPPE

La date du Steeple-chase de Dieppe est la période culminante de la saison de cette reine de nos *watering places*. On y vient de partout, des départements voisins, de Paris, de l'étranger, surtout d'Angleterre.

C'est un panorama ravissant, en effet, que ce champ de courses de la vallée d'Arques! Il est si riant, si varié, que fréquemment l'attention du spectateur non sportif, venu toutefois pour assister aux courses, se détourne du but hippique pour se laisser aller à une contemplation admirative des *scéneries* qu'il a sous les yeux. Les détails du paysage sont infinis: d'un côté, c'est la mer et son profond horizon; d'un autre, c'est le vieux et historique château des falaises; dans l'orientation opposée, c'est la forêt d'Arques et les villages de Martin-l'Eglise et d'Archelles; ce sont enfin les méandres de la rivière d'Arques, les riches prairies qui les accompagnent, etc.

Tout cela, l'autre dimanche, miroitait aux effets d'un ciel admirable de transparence, jour radieux, de ces jours qu'on ne décrit pas, à moins de dire avec Dupaty que ce sont des fêtes données à la terre par le ciel.

Dès le matin, des bateaux à vapeur chargés de voyageurs, de sportsmen venant de l'autre côté de la Manche, entraient dans le port. Ils avaient accepté soixante et quelques lieues de mer pour assister à quelques heures de courses.

L'assistance nombreuse se composait de toutes les élégances imaginables : élégances de toute origine, élégances parisiennes, élégances anglaise, américaine, russe, espagnole, cosmopolite, tapageuses, bruyantes, simples, raffinées, exquises, originales, historiées, mirobolantes ; on était étourdi, mais enchanté.

La religion de notre époque étant de croire en soi, on remarquait sur toutes les physionomies de femmes un grand air de contentement qui leur venait de la certitude qu'elles avaient d'être belles ; la plupart confirmant ainsi deux vers heureux d'un poète anglais :

*A woman's humour on her looks depends,
More than is dreamt of by admiring friends (*)*.

C'est qu'il faut savoir que les visiteurs de Dieppe, depuis bien des années, se divisent en deux catégories distinctes. L'une qu'on voit d'habitude aux fêtes du soir du Casino, bals et concerts ; l'autre qu'on n'y voit que très accidentellement aux heures du bain à la lame et aux aubades en plein jour de la terrasse ; le premier est bourgeois, le second aristocratique. Ils ne se mêlent pas, mais ils ne manquent jamais de se rencontrer sur le champ de courses où ils se produisent dans le style et avec les allures qui leur sont propres.

Que de jolies individualités à citer parmi les femmes qui semblaient être venues à cette réunion par droit d'élégance correcte et de fine désinvolture ! Presque toute cette nombreuse assistance, aux tribunes de l'enceinte du pesage, se composait de femmes mises avec goût. C'était d'un ensemble parfait. On ne saurait entreprendre d'en donner la liste ; on ne peut que laisser aux fantaisies de la mémoire le soin de rappeler quelques-uns des plus ravissants souvenirs de cette réunion. Par exemple :

Une jeune personne dans une robe bleu-clair, garnie de broderies anglaises ; corsage et basque très ajustés, double jupe à trois volants coulissés. Chapeau de velours, bleu de teinte similaire à celle de la robe, encadrant de beaux cheveux blonds et un visage au teint blanc et un peu pâle. Toilette calme d'une délicieuse harmonie.

Une autre jeune personne : robe de poulte de soie à larges raies noires et blanches, tunique de tulle noir poudroyée de jais ; chapeau blanc et noir, surmonté d'une plume, garni de jais, de dentelles et d'une écharpe blanche. Physionomie exquise de grâce.

On a beaucoup remarqué, au premier rang des tribunes, une jeune femme, parente, dit-on, du prince Soutza, grande et svelte. Elle portait une robe de soie rayée blanc et noir, le chapeau orné de vastes plumes. Elle avait un grand air, beaucoup de fini et d'originalité.

Mme la baronne de Poilly, qu'on pourrait surnommer la Muse des courses, assistait à cette réunion dans une de ces toilettes pour ainsi dire spéciales dont le sentiment ne lui fait jamais défaut. La robe était de toile bleue brodée de blanc, jupe gros bleu, le tablier garni de très petits volants. Le chapeau de paille blanche était bordé de velours noir et drappé d'une écharpe blanche.

Parmi les femmes du monde russe qui ont captivé l'attention des personnes de goût, il faut réserver une place distincte à la très jeune Mme Serge de Spiridoneff, de Moscou. Elle portait une robe princesse, mi-partie soie réséda et soie écossais blanc et réséda, qu'iformait gilet et tablier. La polonaise, très ajustée, était accompagnée de grands pans écossais noués par derrière, et tout le costume agrémenté de quarante-huit boutons d'une grande originalité en bois peint, y compris ceux des deux poches du tablier. Le chapeau rappelait le style du chapeau natu-

rel russe : il était en soie écossais gris avec une guirlande de feuilles vertes nacrées répondant au costume. C'était exquis de sveltesse, de grâce juvénile et du *non assuming* (sans prétention) des Anglais.

L'attention n'était pas moins vivement captivée par la vue d'une tournure toute française, celle d'une jeune femme qui portait une robe en crêpe de Chine, couleur tourterelle-clair, garnie de petits volants entrecoupés de petits nœuds de velours marron : élégance calme, sereine, correcte.

Sur l'estrade qui bordait la tribune se trouvait Mme la marquise de Caux, dont la présence a fait sensation. Ce n'était pas seulement à la grande notoriété artistique que s'adressait l'hommage, mais à la jeune femme d'une élégance typique. Sa robe était en linon de couleur tourterelle à côtes fines, ton sur ton ; le corsage ouvert, garni de nœuds bleus. C'était ravissant de ligne et de teinte, mais ce qui donnait un caractère d'idéalité à cette toilette, c'est le chapeau, un chapeau à la *Rubens*, d'une poésie inexprimable : paille et marron doublé de taffetas bleu assorti aux ornements de la robe. Le côté droit de la passe crânement relevé, de manière à laisser apercevoir sous le fond bleu une trilogie de grosses roses *thé, rouge et blanche*, le tout couronné d'une grande plume bleue encerclant le sommet du chapeau.

Il a paru, ce chapeau, et le voilà à la mode ; toutes les femmes vont s'en emparer. Heureuses celles qui auront le privilège de le porter à la façon de Mme de Caux, mais peu auront cette bonne fortune. Il ne peut être donné qu'à un très petit nombre de femmes de braver l'éclat prestigieux de ce chapeau, qui, nous regrettons de le dire, n'est point une création française. Il a été offert, à Londres, à Mme la marquise de Caux, par Mme la baronne N. de Rothschild, et nous ignorons à quel tour de main habile il doit son origine ; nous dirons seulement qu'on en voit des modèles ou des à peu près dans la galerie des merveilleux portraits peints par Landseer.

Eugène CHAPUS.

GUERRE AUX FANTOMES

Il nous arrive des plages et villes d'eaux de l'Océan une bonne impression. L'élément féminin commence à renoncer à cette mode du dégraissement, — le mot est du *Sport*, — qui exerce depuis quelques années de si cruels ravages parmi les jolies femmes de Paris ; il se décide à laisser l'eau salée et l'air de la mer lui rendre cet aspect de fraîcheur appétissante qu'il fuyait comme un fléau jadis. C'est fort heureux et il est grand temps qu'on ne soit plus exposé, quittant une femme fraîche et bien portante, à la retrouver huit jours après à l'état de pièce anatomique.

A suivre cette mode de la diaphanéité, on a vu une des plus séduisantes actrices de Paris compromettre sa beauté à un point qui cause chez le spectateur la sensation la plus pénible ; une autre a failli y perdre la vie. Rien n'y fait.

Dans les salons, la maigreur voulue a sévi tous ces derniers hivers à l'état inquiétant parmi les jeunes filles. Elles étaient là tout un escadron de créatures ravissantes de jeunesse et de distinction, luttant de diaphanéité avec les spectres du *Polytechnic-Hall*. A table, elles ne mangeaient point de potage, — comme leurs mères, — sous prétexte que cela rougit le visage et lui ôte ainsi son caractère aristocratique ; point de viande non plus, cela écœurait. Des sucreries et des friandises, voilà seulement leur menu : c'est élégant à manger et cela ne gâte point le teint. Et les mères de famille laissaient faire, et l'on s'étonnait, après cela, du résultat funèbre que donnait l'entrée en ménage de tant de jeunes femmes du *high-life*.

(*) Oh ! comme il se reflète, ô femme, en ton sourire,
Le bonheur d'être belle et de l'entendre dire !

Comment voulez-vous pourtant qu'il en fût autrement? Les années qui précèdent le mariage, chez la jeune fille du monde, sont comme les années de campagne chez les militaires: elles peuvent compter double. Le soin de trouver un mari, en effet, exige pour elles un surcroît de pas et de démarches, partant des fatigues inévitables. Il semblait logique de le compenser par un surcroît de confortable dans la nourriture et l'hygiène. Point: la mode et les préjugés s'y opposaient.

Aujourd'hui, le bon sens et de tristes expériences aidant, il y a tendance à revenir dans le beau monde sur cette mode funeste, et le fait est à signaler pour encourager les unes et décider les autres. A l'air de la mer et des champs, nos jeunes filles reprennent goût à la soupe de leur enfance et redeviennent de grandes demoiselles pour de vrai. Qu'elles persévèrent et elles verront, cet hiver, auprès de leurs danseurs, les bons résultats de leur villégiature ainsi comprise.

Je sais, pour ma part, un groupe de jeunes gens qui, ne voulant pas être veufs au bout d'un an de mariage, étaient bien décidés à organiser une croisade et à mettre hors l'écharpe de M. le maire toutes les jeunes filles fantômes. La diaphanéité disparaissant des salons, leur pacte est déchiré et il reste encore de beaux jours pour les corbeilles de noces.

B. C.

LA VIE PARISIENNE

Il est écrit que les prospectus devront toujours nous faire rire! Il nous en tombe un sous les yeux, où fleurit cette phrase:

« Ayant eu l'honneur d'opérer plusieurs *pieds couronnés*... »

Inutile, n'est-ce pas, de faire remarquer que c'est un pédicure qui parle... ou plutôt qui opère!

* *

Une des plus charmantes ballerines de l'Opéra s'est mariée, il y a quelques mois, avec un dentiste de la capitale.

Pour le moment, les deux époux sont aux eaux comme tout le monde; d'autant mieux reçus que l'épouse est jeune, belle, intelligente, l'époux riche et bien élevé.

Mais quel est l'orchestre qui n'a pas une note discordante?

En apprenant le mariage de l'heureux dentiste, une dame fort écoutée au salon de conversation a fait un mot:

— Le mari est riche, a-t-elle dit, mais c'est une fortune qui a fait crier bien du monde!

* *

Un mot d'enfant terrible.

— Je ne peux pas ôter les cheveux de ma poupée! s'écrie Mlle Bébé.

— Pourquoi veux-tu les lui enlever? demande le père.

— Pour la coucher.

— Mais on couche avec ses cheveux...

— Les petites filles, oui, mais pas les dames.

* *

Le frère de Mlle Bébé n'a pas des idées moins arrêtées sur ce qui distingue les petites personnes des grandes.

Dernièrement, — c'était un jour de pluie, — il était près de son grand-oncle, qui lisait son journal sans lui rien dire. Mons Bébé, impatient et ennuyé, agite ses petites jambes et en frappe la chaise de plus en plus violemment, ce qui attire l'attention de l'oncle, qui lui dit avec humeur:

— Ne peux-tu te tenir tranquille? Vois si je remue mes jambes, moi.

— C'est, répond Bébé en colère, que tes jambes ont soixante ans et que les miennes n'en ont que six.

A. Z.

ÉLÉVATIONS

M. Emmanuel des Essarts a bien voulu nous communiquer la remarquable pièce qu'on va lire. Elle fait partie d'un recueil de poésies, — les *Élévations*, — qui doit paraître le 1^{er} octobre à la librairie Lemerre. Nous reparlerons comme il convient de l'œuvre de ce jeune poète, au talent si sympathique et si élevé.

Robert HYENNE.

AUX JEUNES D'AUTREFOIS

Un seul mot généreux tombé d'une grande âme
Vous soulevait au loin comme une vaste mer,
V. DE LAPRADE.

O mes frères aînés que je n'ai pas connus,
Êtres prédestinés aux drames grandioses,
Dans un âge meilleur superbement veus:

Antiques amoureux des astres et des roses,
Rien ne vous empêchait, par sourde trahison,
De préluder sur terre à vos apothéoses.

Vous pouviez franchement cueillir, dans la saison
Des vingt ans, tout l'amour, toute la poésie,
Pour en faire une étrange et belle floraison.

Libres, vous alterniez à votre fantaisie
Entre le sort des rois et le destin de ceux
Qui passent vaguement dans les déserts d'Asie.

Vous suiviez la Fortune et son branle chanceux,
Tantôt laborieux à la mode d'Hercule,
Tantôt à la façon des grands lis paresseux.

Sans craindre comme nous les dards du ridicule,
Vous alliez par les bois, contemplateurs épris
Le l'aurore innocente et du doux crépuscule;

Regards toujours ouverts sur la nature, esprits
Avec tous les rayons échangeant une flamme,
Et réservant à l'or un lyrique mépris;

Dociles au signal d'un long épithalame
Que chantait en avant la rose Illusion,
Cœurs de héros vibrant plus que des cœurs de femme,

Et vous avez aimé, frères... La Passion
Incarnait en vous seul ses saintes harmonies,
Car votre rêve était armé par l'action.

Vous aviez le secret des audaces bénies.
Oser! ne point sentir un doute envahisseur,
Faire bondir son gant au front des tyrannies;

Installer la justice où trônait l'opresseur,
Et toujours conquérir sur les noirs dangers Celle
Qui nous sera plus douce encor que notre sœur.

Oser! pouvoir semer au vent son escarcelle;
Être aujourd'hui Crésus et Lazare demain,
Sans qu'aucun aiguillon de blâme vous harcèle;

Se dresser sur le monde et sur le genre humain
Avec la lyre, avec la croix, avec l'épée;
Du songe et du réel parachever l'hymen!

Mirages dont notre âme est à jamais trompée.
Mais, jeunes d'autrefois, trouveurs du Saint-Graal,
Votre existence fut cette vaste épopée,

Et vous avez — heureux! — vécu votre idéal!

Emmanuel DES ESSARTS.

PLANCHE G. N° 449. — DESCRIPTION PAGE 434.



MODÈLES DE CONFECTIONS

Costumes de M^{me} Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

Rotonde du Magasin des Élégants (5, boulevard des Italiens).



G. Gouin A. Leroy, imp. des Miroirs, 68.

M. Goubaud et Fils Ed^r Paris P. Defosse

1160 P

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de M^{me} de Bysterweld, F. Honoré, 5 - Corsets de P. de Plument, Rue Vivienne, 33.
 Lingerie du Magasin des Elegants, B^{is} des Italiens, 5 - Eau de Cologne des Sultanes, Rue Vivienne, 33.
 Eau Gantoise de M^{me} V. Rolande, 2 de Provence, 4 - Veloutine Viard, R. du Palais Royal, 2.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Bevismark Street, Covent Garden, W.C.



PLANCHE G. N° 451. — DESCRIPTION PAGE 434.



MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

Chapeaux de M^{me} de Bysterweld (5, rue du faubourg Saint-Honoré).

Lingerie du Magasin des Élégants (5, boulevard des Italiens).

L'ÉPAVE

NOUVELLE

III

— Suite et fin. —

La torche s'affaissait toute charbonnée dans la main de Blanche. Les dernières flammes vacillaient, déjà rouges, près de s'évaporer en fumée.

— Oh ! de l'air ! de la lumière ! continua Julien avec un accent convulsif. Cette nuit affreuse s'épaissit autour de nous. Elle absorbe les débris de cette misérable torche.

Blanche rassembla dans sa main les flammèches expirantes avec un héroïque sourire.

— Et, reprit Julien, quand ces cendres enflammées, notre dernier phare, seront éteintes, la nuit nous enveloppera comme un linceul ; alors il faudra donc mourir !

— Taisez-vous ! interrompit Blanche d'une voix impérieuse. Quel est ce bruit ?

Ils écoutèrent : Blanche, le cœur glacé, une sueur froide sur tous les membres ; Julien avec un visage rayonnant d'espoir. Mais ce n'était pas là un bruit humain. On eût dit que la terre s'ébranlait, se déchirait dans une convulsion sourde et sinistre. Pour bien comprendre cette effroyable secousse, il faudrait avoir vu une avalanche s'écraser sur une vallée et une trombe crever sur la mer. Tout retomba ensuite dans le silence.

— C'est un éboulement, dit Blanche.

— Un éboulement ! devant nous ou derrière ? demanda l'Épave avec épouvante.

— Devant nous, répondit froidement la jeune fille. C'est un rempart infranchissable, une porte qui nous ferme le chemin. Maintenant nous n'avons pas d'autre parti à prendre que de retourner sur nos pas.

— Il le faut, oui certes, il le faut ! s'écria Julien avec une joie égoïste et farouche.

La dernière flammèche de la torche s'éteignit. Ils marchèrent, guidés uniquement par le peloton de fil, jusqu'au moment où Blanche crut entendre dans le lointain le son de voix humaines.

— Ce sont les pêcheurs, dit-elle en s'arrêtant aussitôt. Ils nous poursuivent. Ce fil leur sert de trace. Nous sommes perdus. Oh ! il vaut mieux mourir ici ensemble...

— Mais la mort dans ces cryptes, c'est un suicide, c'est une agonie lente, atroce, désespérée ! s'écria Julien.

— Mais là-bas, reprit Blanche avec des sanglots, c'est le déshonneur, la honte ! Mais je serai la risée de ces hommes ; mais je ne pourrai implorer le pardon de mon père ! Lui si bon pour moi, il faudra qu'il me maudisse, qu'il me repousse, qu'il me renie ! Cent pas encore et je serai devant Mathurin, devant mon père, devant tous ces hommes de sang. Oh ! jamais, jamais !

— Que dites-vous, malheureuse enfant ? s'écria Julien en saisissant d'une main que la joie rendait tremblante le peloton de fil que Blanche allait abandonner. — Nous sommes sauvés si nous arrivons jusqu'à eux !

— Ce fil leur sert de trace, murmura sourdement la fille d'Ivon. C'est bien.

Alors, éclairée d'une pensée subite, elle devança Julien de dix pas, saisit dans ses mains le fil fatal, le brisa avec ses dents et le repousse, au hasard, dans l'obscurité de la galerie, tandis que Julien s'écrie :

— Oui, tu ne t'es pas trompée, Blanche. Ce sont eux. Je n'étoufferai pas dans ce tombeau. Grâce à ce fil qui se tend sous sa main, je suis sûr...

Tout à coup il tressaille, il frissonne.

— Oh ! je suis fou ? ce n'est pas possible !... Mais pourtant je ne me trompe pas : ce fil revient sur nous, il se pelotonne, il est brisé ! Ah ! je ne suis plus sûr que de mourir.

— Oui, nous sommes sûrs de mourir cette fois, reprit Blanche avec exaltation, car les pêcheurs n'oseront s'avancer plus loin dans cette direction sans guide, sans signal. Restons ici, Julien.

— Non, non, s'écria l'Épave avec cette obstination que donne le délire de la peur. Leurs voix s'éloignent. Je veux aller à eux, je ne veux point rester seul ici à attendre la mort.

— Seul ! murmura Blanche ; et pas un mot, pas une pensée pour moi ! O mon Dieu ! Mais, — répliqua-t-elle avec effort, — le seul homme qui connaisse bien les cryptes, et dont vous puissiez attendre secours, c'est Mathurin.

— Que m'importe son nom, pourvu qu'il me tire de ce gouffre ?

— Votre rival !

— Ce sera mon sauveur.

— Mon fiancé ! ajouta Blanche d'une voix éteinte par l'indignation.

— Et que me fait cela, s'écria durement Julien, pourvu qu'il fasse encore briller à mes yeux la clarté d'une torche !

Blanche avait résisté à toutes les angoisses de la terreur. Mais, à ce mot cruel, son courage se brisa. Le rêve de sa vie s'évanouissait devant la réalité. Cet homme lui fit horreur. Ce n'était plus là cet Épave noble et malheureux qu'une minute auparavant elle aimait encore. Il était lâche. Elle eut honte de mourir avec lui. Le grossier Mathurin, lui, s'il n'eût pu la sauver, eût su du moins mourir résigné, plutôt que de l'abandonner.

Et comme une femme n'aime jamais un être à qui elle ne peut attribuer une supériorité quelconque, qu'elle ne peut aimer qu'un être grandi à ses yeux par la gloire ou le martyre, le succès ou le malheur, la force ou le courage, Blanche méprisa Julien dès qu'il fut tombé de son piédestal, dès qu'il ne fut plus pour elle qu'un homme ordinaire.

En ce moment, ils crurent voir poindre dans la masse épaisse des ténèbres un vaste crépuscule rougeâtre. Julien alors éprouva un mouvement de joie délirante ; cette lueur incertaine fit battre son cœur avec plus de violence que n'avait jamais fait l'amour. Ses genoux tremblèrent sous lui. Il fut heureux comme un homme arraché de la tombe dans laquelle on l'a enseveli vivant. C'est qu'en effet la mort, dans les cryptes silencieuses, cette mort lente, solennelle, loin du ciel, de la lumière, c'est plus que la mort : c'est le plus effroyable des supplices.

Blanche avait pris, en voyant la joie de l'Épave, une résolution terrible.

— Oui, dit-elle, ce sont eux, ils approchent ; ils n'ont pas perdu la trace. En ne bougeant pas de cette place, vous pouvez espérer...

La lueur grandit ; les voix s'entendaient plus distinctement.

— Oh ! nous sommes sauvés, s'écria Julien avec exaltation.

— Oui, vous êtes sauvés ! répliqua Blanche avec un amer sourire.

— Que voulez-vous dire ? demanda Julien, qui remarqua dans le son de sa voix une expression étrange. La vie nous est rendue à tous deux.

— Vous n'y pensez pas, Julien ! répondit-elle d'une voix douce, mais résolue. Je vais vous quitter, car si ces hommes me rencontraient ici, seule avec vous, je serais déshonorée. Ils ne doivent pas savoir que j'ai fui avec vous. Adieu, Julien.

— Vous ne vous éloignerez pas, Blanche, s'écria l'Épave, qui regardait comme une folie cette décision dont il ne pouvait comprendre l'héroïsme. Si vous me quittez, vous êtes perdue.

Elle ne répondit pas, mais elle lâcha la main du jeune homme.

— Blanche! Blanche! dit-il en étendant les bras pour la retenir, mais sans oser faire un pas en arrière.

— Adieu, Julien! répéta-t-elle d'une voix éteinte.

Elle était à dix pas de lui déjà. Elle entra dans une galerie transversale. Peut-être hésita-t-il un instant dans la pensée qu'il chercherait à la rejoindre; mais les torches s'approchaient. Deux fois encore, il cria: — Blanche! Blanche! — mais en restant immobile. C'en était fait.

Une minute encore s'écoula, et les pêcheurs l'entourèrent.

— L'Épave! s'écria Mathurin; j'en étais sûr... Mais où est Blanche? Qu'as-tu fait de Blanche, misérable? répéta-t-il en secouant violemment le bras de Julien.

— Blanche! murmura ce dernier, qui se souvint bien alors que Mathurin était le fiancé de la jeune fille et qu'il se perdait en lui avouant la vérité; mademoiselle Blanche se serait-elle égarée comme moi dans ces cryptes? Mais je suis seul! Sauvez-moi. Ne m'abandonnez pas.

— Seul, en effet! dit Mathurin après avoir jeté autour de lui des regards inquiets et surpris. Ah! je respire! Tu as peur! ajouta-t-il avec un sourire de mépris en s'adressant à l'Épave.

— Eh bien! écoute. Comme tu sais le secret de nos retraites, je ne puis te sauver cette fois qu'à une condition.

— Je consens à tout, interrompit Julien.

— Nous ne pouvons nous fier à ta parole, dit Mathurin sèchement.

— Mais nous pouvons nous fier à celle d'un complice, ajouta Courils avec un sourire sardonique.

Et, se penchant à l'oreille de Mathurin, il lui dit quelques mots à voix basse.

— Écoute, reprit Mathurin. Ce soir, nous avons une cargaison de contrebande à recevoir dans la crique de la Tremblade, et les habits verts nous donneront probablement la chasse. Il faut que tu restes là-bas en vigie jusqu'à l'heure du débarquement, et que tu nous avertisses, par un coup de sifflet, si les gardes-côtes paraissent.

— Je jure de vous avertir fidèlement, dit Julien.

— Viens donc avec nous, compagnon, s'écria Courils en lui serrant la main.

— Et songe que si tu nous trahis, tu es mort! ajouta brusquement Tête-de-Loup.

Ils se mirent en marche et ne s'arrêtèrent que dans une grotte merveilleuse, par laquelle les cryptes s'ouvraient sur la mer. C'était comme un palais idéal. Les chariots des fées semblaient seuls dignes de courir le long de ces parois de rochers, dans lesquelles les cristaux et les plus beaux stalactites brillaient enchâssés. A la clarté des torches, des gerbes de lumière étincelaient de toutes parts, diamantées de toutes les couleurs du prisme. L'Épave ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— C'est ici que vous veillerez pour nous, lui dit Mathurin.

— Ah! je respire librement dans cette grotte, répliqua Julien. Ce ne sont plus les affreuses ténèbres des cryptes; j'aperçois la voûte azurée du ciel, le rivage de la mer.

Mathurin sourit, tandis que l'Épave contemplait la mer dont les vagues scintillaient encore sous les rayons du soleil et venaient mourir sur le sable rougeâtre de la crique. Cette petite baie, qui s'étendait devant la grotte, était entourée de tous côtés d'énormes rochers, dans lesquels les pêcheurs avaient creusé un petit sentier à pic, presque impraticable pour des pieds moins sûrs que les leurs. Ce fut par ce sentier qu'ils s'éloignèrent après l'avoir indiqué à Julien, pour que ce dernier pût les rejoindre et les avertir si les gardes-côtes arrivaient par mer à la crique.

Ce qui avait mis les pêcheurs sur la trace des fugitifs, c'est que Courils, chargé de veiller au dehors tandis que Mathurin harangnait ses amis chez maître Kergouët et excitait leurs

craintes de trahison de la part de l'Épave, avait cru voir comme deux ombres sortir de la maison du vieux soldat et prendre la direction des cryptes.

Cependant Mathurin, que les réponses de l'Épave n'avaient pas pleinement rassuré au sujet de Blanche, pressa le pas pour revenir à la Tremblade, et laissa derrière lui les autres pêcheurs.

Déjà il approchait de l'entrée du village quand il vit venir droit à lui un homme et une femme. C'était Ivon et Marianne. Le père avait le visage calme, mais pâle comme la mort. Quant aux traits de la mère, ils étaient décomposés par une douleur profonde, et elle semblait avoir peine à se soutenir.

Mathurin, cet homme si rude, ne put s'empêcher de tressaillir en les voyant.

— Mathurin! me ramenez-vous ma fille?

Telle fut la première parole d'Ivon, et sa voix, qu'il essayait de rendre ferme, tremblait.

— Mathurin! avez-vous retrouvé Blanche? murmura la mère avec effort.

Et ses yeux, attachés avec une expression désespérée sur le pêcheur, restèrent secs.

— Blanche! répéta Mathurin, qui craignait de comprendre.

— Eh bien! oui, Blanche, répliqua Ivon brusquement, Blanche, qui a disparu de la maison aujourd'hui. Femme, ne pleure pas! Oui, Mathurin, elle a disparu.

— Seule? demanda le pêcheur en regardant fixement Ivon.

— Ah! vous savez donc tout? s'écria le vieux soldat, tandis que le rouge de l'indignation couvrait sa figure altérée. — Vous savez que cette enfant ingrate que nous avons trop aimée nous a abandonnés sans pitié; vous savez que ce lâche, à qui nous avons laissé la vie et qui a mangé notre pain, s'est cruellement vengé en ravissant à notre affection la malheureuse qui l'avait sauvé. Qu'il ne croie pas m'échapper! Je le poursuivrai partout sans relâche, tant que la mort n'aura pas glacé mes membres.

— Ce n'est pas nécessaire, Ivon, dit froidement Mathurin, car l'Épave est encore dans nos mains.

— Où est-il? où est-il? s'écria Ivon avec une effrayante expression de joie.

— Et Blanche? demanda Marianne, qui venait de sentir l'espoir renaître dans son cœur.

Mais le pêcheur, n'osant répondre à cette question douloureuse, murmura seulement:

— Le damoiseau a menti, il nous a trompés. Il a cru me jouer, mais je vais prendre une revanche terrible. Venez avec moi, Ivon, Marianne. Venez.

Et les entraînant avec lui, il retourna sur ses pas. Quand ils furent arrivés au rocher qui dominait la crique, il s'écria en leur montrant l'ouverture de la grotte avec un accent de triomphe:

— L'Épave est là!

— Ah! je vais donc le revoir face à face! dit le vieux soldat qui voulait descendre aussitôt le sentier conduisant à la crique.

— Vous n'irez pas, Ivon, répliqua Mathurin en le retenant de son bras de fer.

— Qui donc pourrait m'en empêcher?

— Moi! reprit Mathurin d'une voix ferme. Croyez-vous donc que moi aussi, je n'aie pas à me venger de cet homme et que je puisse lui pardonner? Mais il n'est pas digne de mourir de votre main ni de la mienne, Ivon. C'est un lâche! Et puisqu'il a abandonné Blanche, il mourra de la mort à laquelle il a déjà échappé une fois, grâce à elle.

— Que voulez-vous dire, Mathurin?

— Voyez, continua le pêcheur en étendant la main vers la mer, qui commençait à monter en lames plus fortes sur le sable; — cette écume légère qui s'agite déjà au bord de la crique va

se changer en vague bouillonnante ; tout à l'heure la mer va couvrir toute la baie : c'est la marée haute qui nous vengera, Ivon !

— La marée ! dit en pâissant Marianne. Mais, si elle pénètre dans les cryptes, Blanche est perdue.

— Non ! non ! reprit Mathurin, la marée n'inonde pas ces profondeurs, et plus tard nous retrouverons, nous sauverons votre fille. Mais il faut que cet homme meure.

— Pas avant de m'avoir revu, s'écria Ivon en posant son pied sur le sentier à pic.

— Il n'est plus temps ! dit le pêcheur avec une voix sombre.

Déjà la petite baie n'était plus qu'un lac. Flot sur flot, la marée l'avait comblé en quelques instants, et les vagues frémissaient au pied des rochers.

Ce fut au moment où Julien, tout heureux de son salut, songeait à l'avenir et pensait aux moyens d'échapper aux pêcheurs qu'il sentit tout à coup ses pieds baignés par l'eau qui filtrait insensiblement dans la grotte. Il regarda d'abord sans inquiétude : l'eau glissait rapidement, affluait, montait, montait toujours ; cette eau, c'était la mer.

Un moment, il resta interdit, immobile. Puis, comprenant enfin l'effrayante vérité, il voulut sortir de la grotte, gagner le sentier que lui avait indiqué Mathurin ; mais déjà le flot, plus fort que lui, le repoussant, bruissait de plus en plus à ses oreilles. Enfin le vertige de la peur s'empara de lui, et il fit un effort désespéré, parvint à traverser la baie et arriva au bas du rocher. Alors, levant les yeux, il entrevit le petit groupe immobile au sommet. Il s'accrocha des mains aux saillies du granit pour se soulever au-dessus des vagues ; il cria :

— Au secours ! au secours !

— Ne t'ai-je pas déjà fait grâce, misérable ? répondit Ivon. Je suis le père de Blanche !

— Et moi son fiancé ! dit Mathurin, en regardant froidement l'Épave se débattre contre la mort.

Un des bras de Julien retomba inerte le long de son corps. Une sueur froide couvrit son front. Il comprenait qu'il était perdu. Toute sa vie était suspendue au bout de son bras déjà lourd, roide, crispé, qui le soutenait sur cette tombe mouvante. Enfin, jetant vers le ciel bleu et pailleté d'étoiles un regard de désespoir, il aperçut une femme à côté des deux pêcheurs inflexibles ; et, ranimé par une de ces dernières lueurs d'espérance qui ne s'éteignent qu'avec la vie, il lui cria encore :

— Au secours ! au secours !

Mais Marianne ne lui répondit que ces mots terribles :

— Où est ma fille ? qu'as-tu fait de ma fille ?

Le malheureux était condamné, sa main sanglante glissa sur le rocher déjà baigné par la vague. L'eau montait à ses lèvres. Il tomba dans l'abîme.

Deux heures après, Mathurin, Ivon et Marianne descendaient seuls au fond des cryptes. Mais, n'étant guidés par aucun indice, forcés d'aller au hasard, troublés par leur inquiétude même, ils ne purent retrouver qu'au bout de deux jours la pauvre jeune fille.

Elle était morte dans une galerie latérale, tenant son chapelet dans les mains et le visage tourné contre la muraille, comme si, par un noble sentiment de pudeur, elle eût voulu étouffer ses derniers cris de douleur et cacher les souffrances et l'agonie qui avait contracté son visage.

— C'est l'Épave qui l'a perdue, dit Mathurin, tandis qu'une ferme drillait dans ses yeux ; mais du moins elle est bien vengée !

— Non ! non ! répliqua Marianne d'un air sombre, Dieu nous a châtiés dans notre fille. C'est nous qui l'avons tuée, Ivon.

— Oui ! répondit le père d'une voix brisée ; mais Blanche sera notre dernière victime : car, je le jure ici devant Dieu, dussions-nous mourir de faim et de misère, jamais la main d'Ivon le soldat ne s'armera plus de la gaffe des naufrageurs.

EMMANUEL GONZALÈS.

LE BŒUF

« *Procumbit humi bos!* »

M. L'Éclanché, maître des cérémonies des pompes funèbres de première classe en retraite, et qui dans sa jeunesse avait été un sous-officier distingué du corps des infirmiers militaires, occupait à C. . . , sur la Grande Place, une maison qui faisait la joie de son propriétaire et l'ornement de la cité.

Cette maison était construite en gros blocs de rocaille, avec des encadrements de coquillages et de madrépores aux fenêtres ; ces fenêtres étaient en plein cintre, partagées par une colonne torse surmontée d'un chapiteau d'ordre toscan ; une grande porte ogivale moyen âge, ornée de niches où se dressait tout un peuple de petites statuettes, donnait accès dans cet étrange et merveilleux édifice, qu'on venait voir de plus de dix lieues à la ronde.

M. L'Éclanché, propriétaire et inventeur de ce monument, était un de ces déclassés à rebours, oserai-je dire, que le sort se plaît à tirer tout à coup d'une condition médiocre pour les guider inopinément à une hauteur de fortune où le vertige les étourdit complètement et les met dans l'impossibilité absolue de jouir de leur bonheur. M. L'Éclanché, au retour d'un convoi de première classe où il avait répété pour la centième fois avec ce sourire engageant que vous savez : « Messieurs, quand il vous fera plaisir », trouva chez lui un journal qui lui apprenait qu'il venait de gagner cent mille francs à la loterie.

Lorsqu'il se fut relevé de l'effroyable maladie que cette nouvelle lui avait causée, il prit sa retraite et vint s'établir à C., son pays natal, et s'occupa de réaliser les rêves de toute sa vie : et il y en avait beaucoup.

D'abord, M. L'Éclanché, qui, en qualité d'ex-infirmier militaire et d'employé aux Pompes funèbres, n'avait jamais navigué, s'était épris d'une folle passion pour la mer et pour la marine. De plus la fréquentation des malades et des cimetières lui avait inspiré un goût très-vif pour la science et les monuments. Enfin cette vie continuelle de représentation, en habit à la française, en culottes courtes, avec l'épée au côté et le chapeau sous le bras, dans les cérémonies funèbres, lui avait donné une pointe d'ambition : à force de se frotter à des défunts de haut parage, il en était venu à désirer passionnément d'avoir, de son vivant, une place dans ce grand monde dont il ne connaissait que la dernière scène.

En arrivant à C., il résolut donc de se poser en marin, en artiste, en savant, en homme de la haute société. A cet effet, il commença par se construire l'espèce d'aquarium que vous savez, en y encastrant toute espèce d'ornements architecturaux ; puis il fit de son intérieur un véritable musée où il entassa tout ce qu'il put trouver de vieilleries dans le pays. Cela fait, il entreprit d'installer chez lui un appareil d'éclosion pour les poissons, une magnanerie modèle et un système pour faire de la glace. Il eut dans son jardin un rocher à cascades, des jets d'eau avec de petits bonshommes qui se soutenaient au bout ; il entreprit aussi de résoudre le problème de la direction des aérostats, et enfin il lui arrivait parfois de dire :

— Il faudra pourtant bien que je voie un peu à la quadrature du cercle, quand j'aurai le temps !

De tout cela il résultait que la maison de M. L'Éclanché était du haut en bas un véritable fouillis d'objets de toute

sortes et de toutes formes, où l'on ne pouvait faire un pas sans se heurter ou s'accrocher à quelque objet encombrant ou fragile.

La pièce principale, celle qu'habitait de préférence M. L'Éclanché et qu'il appelait l'*atelier*, était située au second, vis-à-vis de l'arrivée d'un escalier très-large, dont la cage était carrée, avec des paliers à tous les angles. Cet escalier, tout en pierre, ouvrait au fond du vestibule, lequel donnait sur la place par un large perron de trois marches.

Le 17 septembre 1865, à une heure et demie « de relevée », M. L'Éclanché était dans son atelier, occupé à transvaser ou à tourmenter de petits poissons qui venaient d'éclore dans son appareil de pisciculture, lorsqu'un coup violent fut frappé à sa porte. Sans se retourner, incliné qu'il était sur ses poissons, il répondit :

— Entrez !

Un pas extraordinairement lourd retentit ; M. L'Éclanché, croyant avoir affaire à un paysan, et tout occupé de ses poissons, dit au survenant, toujours sans retourner la tête :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mmmmmhhhh !!!...

Un beuglement épouvantable fit trembler toute la maison, et l'infortuné M. L'Éclanché, se retournant, vit devant lui, debout, le muffle allongé jusqu'à le toucher, un bœuf !

Oui, un bœuf ! Trois cents kilogrammes de viande sur pied, avec la peau, le suif, les os, les issues, tout, et plein de vie et de santé ! Un article de boucherie, une pièce de bétail, un immeuble par destination !

Une invraisemblance, une impossibilité, un cauchemar, un épouvantement !

Et M. L'Éclanché porta la main à son front, et ses jambes se déroberent sous lui, et il s'affaissa sur une chaise, et ses bras tombèrent le long de son corps, et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Alors, le bœuf, levant la tête au plafond, se remit à faire :

— Mmmmmhhhh !!!

Puis, baissant la tête, il flaira M. L'Éclanché sous le nez.

Alors, comme si ce souffle redoutable lui avait rendu la vie, M. L'Éclanché se détendit à la manière d'un ressort, et se trouva lancé, le corps à moitié hors de la fenêtre, les bras en croix, et il cria :

— Au secours !

Considérez, je vous prie, avant d'aller plus loin, combien était étrange et digne de sympathie la situation de l'honorable M. L'Éclanché. Certes la vie, comme chacun en est d'accord, est pleine de maux et de misères ; et ce n'était pas un homme comme M. L'Éclanché, un homme qui avait tant de fois vu la mort de si près, qui aurait pu se faire illusion sur l'instabilité des choses humaines. Mais il y a des événements, ceux de l'ordre moral, qu'on peut prévoir et dont on peut supporter le poids : tandis qu'il y en a d'autres, ceux de l'ordre phénoménal, auxquels on ne doit pas s'attendre, et qui nous renversent infailliblement sous leur choc imprévu. La chute d'un bœuf vivant au beau milieu d'une chambre, au second étage, au moment où un citoyen laborieux et éclairé se livre à l'étude de la pisciculture, est évidemment et au premier chef un événement de l'ordre phénoménal.

Mais en se précipitant à la fenêtre, M. L'Éclanché vit une autre scène faite pour mettre le comble à son épouvante. La Grande Place (laquelle est très-petite, comme vous savez, et dont les avenues sont fort étroites, les rues de G. n'ayant guère plus de deux mètres de largeur), cette place, dis-je, entièrement bourrée d'un troupeau de bœufs se bousculant, se montant les uns sur les autres et poussant d'affreux beuglements, n'offrait à l'œil qu'une surface houleuse de croupes et d'échines hérissées de cornes et de queues, où l'on voyait surgir et plonger tour à tour la tête et les pattes de devant d'un bœuf à cheval sur la croupe d'un de ses congénères ; celui-là retombait, un autre

s'élevait, et pendant ce temps une partie du troupeau, formant tête de colonne, avait envahi le perron de la maison L'Éclanché, et cherchait à en forcer le passage pour pénétrer dans l'escalier à la suite du bœuf qui fait le sujet principal de cette histoire. Deux des toucheurs de bœufs étaient sur le seuil de la porte et faisaient un moulinet héroïque et désespéré pour repousser les assaillants.

A cette vue, M. L'Éclanché perdit subitement la voix et les jambes, et se ployant en deux sur le bord de la fenêtre, la tête en bas et les bras pendants, il y demeura dans l'attitude misérable d'un polichinelle en disponibilité. En même temps apparurent à toutes les fenêtres de la place des créatures de sexe et d'âge variés, qui se penchaient au dehors les bras en croix, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, comme des prédicateurs, et qui riaient à tue-tête.

Ce premier tableau dura peu. En quelques minutes tout G. était sur pied et se dirigeait vers la Grande Place. On n'y pouvait pénétrer à cause des bœufs, et des colloques s'étaient engagés entre les gens des fenêtres et les survenants, à l'effet de savoir comment dégager la place, lorsque le marchand de bœufs, qui s'était attardé dans un cabaret du faubourg, arriva sur le lieu du tumulte.

A l'aide de quelques personnes, il ne tarda pas à débrouiller cet écheveau de cornes et de queues, et le troupeau, calmé et remis en ordre, s'écoula par la rue des Pincettes, dégagant la porte de la maison L'Éclanché.

On put alors s'occuper du sauvetage du pauvre monsieur et de la recherche du bœuf égaré.

Pendant qu'un groupe de citoyens sans caractère officiel se livrait à ces délibérations incohérentes et tumultueuses qui sont le préliminaire obligé de toute résolution importante ; pendant qu'un chœur de femmes éplorées se livrait à des lamentations entremêlées de cris aigus, les autorités, prévenues par le tambour de ville, arrivaient de différents côtés. Le maire, le commissaire de police et le capitaine des pompiers parurent d'abord au coin de la rue Saint-Pantaléon ; un autre groupe, composé du juge de paix, du greffier, du premier adjoint et des deux huissiers, s'avança par la rue des Calottes ; enfin, du côté du Minage, on vit déboucher la brigade de gendarmerie, renforcée de deux ou trois fins chasseurs armés de leurs fusils.

Il y a quelque chose de très malheureux à G. : c'est que, depuis que le monde est monde, le maire et le juge de paix ont toujours été à couteaux tirés ; par une conséquence de cette première donnée, le greffier est du parti du maire, et le premier adjoint, du parti du juge de paix ; les huissiers se partagent ; on s'arrache tour à tour les commissaires de police qui se succèdent, et quant aux brigadiers de gendarmerie, instruits par la disgrâce qui a frappé deux ou trois de leurs prédécesseurs, ils gardent la plus stricte neutralité.

Après avoir conféré en *a parte* pendant quelques minutes, les trois groupes se rapprochèrent. Le maire, homme très faible et très craintif de caractère, opina le premier :

— Il faut tout de suite envoyer là-haut des hommes résolus, qui attacheront le bœuf et le feront redescendre.

Le commissaire de police, le greffier, l'huissier Pattenoire et le capitaine de pompiers firent un signe d'assentiment ; le juge de paix, sans dire oui, ne dit pas non. Mais le premier adjoint, voyant qu'on allait s'accorder, se mit immédiatement en travers :

— Vous n'y pensez pas messieurs ! Est-ce que vous croyez que ce bœuf va se laisser attacher ? Et en l'admettant, vous que vous imaginez qu'on pourra lui faire descendre l'escalier ?

Cette première objection mit le feu aux poudres. Une discussion animée s'engagea, puis s'agrita, puis s'envenima, et finalement le premier adjoint en vint à attaquer l'administration du maire, énumérant tous les actes de ce magistrat pour les ridiculiser, ou les flétrir. Le pauvre maire, excellent homme

balbutia et se mit à pleurer; ce que voyant, le capitaine des pompiers, qui était un homme de six pieds, avec de longues moustaches rousses, prit le maire sur son cœur et cria à l'adroit qui s'en allait :

— Vous êtes un polisson !

Ainsi, il ne suffisait pas que l'introduction d'un bœuf dans la maison de M. L'Éclanché eût eu déjà pour effet de saccager l'intérieur et de compromettre la vie d'un homme respectable : de ce second étage, où sa présence était un défi à toutes les convenances sociales, cet animal soufflait la discorde parmi les autorités constituées de tout le canton !...

Cependant le corps de M. Leclanché pendait toujours, inerte, en dehors de la fenêtre.

MÉRYNN.

(La fin au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

Un « officier en retraite et décoré » nous écrit qu'il désirerait savoir où il faut se présenter pour voir la dame dont il est question dans le premier numéro d'août du *Moniteur de la Mode*.

Nous regrettons vraiment de ne pouvoir satisfaire nous-même notre correspondant et d'être obligé de le renvoyer aux *Petites-Affiches*, confidentes de la dame.

S'il parvient à la découvrir et qu'un mariage s'ensuive, nous nous réjouissons d'avoir contribué à unir la décoration d'un officier en retraite aux quatre-vingt mille francs d'une dame encore bien !

A. Z.

REVUE DES MAGASINS

Signalons, comme fin de saison, une magnifique occasion de foulards, que le *Comptoir des Indes* met en vente à des conditions vraiment exceptionnelles. Pour l'incroyable prix de 35 francs, on a six mètres de foulard de première qualité, ayant de 85 à 90 cent. de large, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour faire une de ces polonaises-blouses si à la mode aujourd'hui, ou bien un veston et un tablier dernier genre !

Je suis ravie, pour mon compte, d'avoir à vous indiquer, mesdames, une si bonne aubaine, dont vous allez profiter toutes, je n'en doute point, et sans beaucoup tarder, car elle ne se représentera pas de sitôt. C'est le cas ou jamais de se faire une charmante toilette nouvelle, car, le foulard se prêtant admirablement à toutes les combinaisons, on peut tirer de ces coupons de six mètres des effets délicieux. Qui n'a dans ses armoires un jupon uni avec lequel on puisse allier ce demi costume de foulard ?

Dans ces coupons on trouve toutes sortes de dispositions et de teintes : genre uni, à rayures, à bouquets Pompadour, à pois, petits motifs, etc. Le *Comptoir des Indes* envoie franco les échantillons à toute personne qui lui en fait la demande, et il expédie également les coupons franco contre l'envoi d'un mandat sur la poste, — mode de paiement le plus convenable en cette circonstance. Après de pareilles conditions de vente, la maison ne pourrait encore supporter les frais qu'occasionne toujours un envoi contre remboursement.

Une autre bonne nouvelle que nous devons donner au sujet du *Comptoir des Indes*, c'est qu'il va tenir, pour cet hiver, des étoffes spéciales : 1° le *drap du Thibet*, étoffe fabriquée avec le duvet des chèvres de ce pays ; 2° le *cachemire de l'Inde*, en véritable laine de Kachemyr.

A partir de ce jour, 12 septembre, on peut demander des échantillons en ayant soin de libeller ainsi l'adresse : Au *Comptoir des Indes*, entrepôt général des tissus de l'Inde, 129, boulevard Sébastopol.

— Les nouvelles créations de M^{mes} BRUNHES et HUNT subissent l'influence de la saison dans laquelle nous entrons : leurs coiffures sentent la feuille morte, c'est-à-dire l'automne. Mais si elles n'ont plus l'aspect triomphant et fleuri des chapeaux printaniers, leur caractère n'en offre pas moins des qualités aussi gracieuses, plus élégantes même.

Ce sont de jolies formes. — genre *Ophélie*, *Angot*, *Directoire*, *Flamand*, etc., — en feutre noir ou de couleur, garnies de soie ou de velours, avec des plumes d'un nouveau genre, couvertes de paillettes d'acier bruni, d'un effet très seyant.

Je citerai, entre autres, un chapeau d'une grande originalité, très prisé par certaines grandes dames parisiennes et d'outre-Manche. C'est le chapeau *Renard pris au piège*. Il est en feutre Bourbon, garni de velours vert-bouteille et d'une plume amazone de couleur naturelle, fixée par une tête de renard « pris au piège » d'une chaînette, qui retient un voile de gaze diamant.

On voit encore, dans l'élégant entresol de la rue Meyerber, 4, quelques gracieuses coiffures de jeunes filles, auxquelles M^{mes} Brunhes et Hunt savent donner un caractère charmant de simplicité, qui convient aux têtes modestes pour lesquelles on les a créées. Artistes dans leur genre, ces dames ont compris que le chapeau doit s'identifier aux grâces naturelles de chaque personne ; aussi, lorsqu'un modèle est choisi, reçoit-il plus d'une modification. M^{mes} Brunhes et Hunt ne livrent une coiffure que si elle est en harmonie complète avec le caractère de la physionomie.

— Dans les séries des nombreux produits de la maison PINAUD et MEYER, il faut surtout s'attacher aux parfumeries spécialement préparées aux *violettes de Parme*, dont la douce senteur emporte décidément sur celle de l'opoponax et de l'Ylang-Ylang. Les gens du monde n'en veulent plus d'autres. On y trouve le *savon dulcifié* aux violettes de Parme, la *pommade fluidifiée*, l'eau de toilette aux violettes de Parme, le cold-cream aux *fraises et violettes*, l'essence de violettes pour le mouchoir, les sachets de toutes formes et de tous degrés d'élégance au *bouquet de violettes de Parme*, etc., etc.

Des études expérimentales sur l'organe cutané, faites par des gens compétents, savants et chimistes distingués, ont démontré que les seuls philodermes ou amis de la peau sont : le *lait d'Hébé*, pour les peaux grasses et atoniques ; la *crème-neige*, pour les peaux sèches qui ont perdu leur souplesse ; la *lotion callidermique*, pour assainir les peaux farineuses, adoucir et blanchir l'épiderme.

Ces trois produits appartiennent exclusivement à la maison Pinaud et Meyer et sont recouverts de la marque de fabrique : *A la Corbeille fleurie* (30, boulevard des Italiens).

Lorsqu'on s'est servi du lait d'Hébé comme lotion, — la dose est d'une cuillère à café dans un verre d'eau, — la peau acquiert une fermeté, une fraîcheur et un éclat merveilleux.

SPÉCIALITÉS

Paraître volontairement plus âgé qu'on ne l'est me semble une chose insensée, lorsqu'il est si simple de faire autrement. Par un certain sentiment de fausse honte, on ne fait rien pour empêcher la décoloration des cheveux et de la barbe. On veut paraître indifférent, quoiqu'on enrage au son for intérieur ! Et cela, parce qu'on n'ose pas employer une eau de teinture, comme s'il était nécessaire de le crier par dessus les toits !

Heureusement que tout le monde n'est pas du même avis ; à preuve la vogue toujours croissante de l'*Eau Gauloise*. Cette préparation excellente, à base d'arnica et de glycérine, rend vraiment des services signalés à tous ceux qui en font usage : non-seulement elle restitue aux cheveux décolorés leur teinte naturelle, mais elle est extrêmement hygiénique.

Employée comme lotion, l'*Eau Gauloise* fortifie la racine des cheveux, dont elle arrête la chute, et prévient la calvitie. — D'une odeur agréable, elle n'entête pas. Il paraît même que cette eau magique anéantit les névralgies : voilà qui mérite la peine qu'on y prenne garde.

Allons ! monsieur ou madame qui m'écoutez, ne laissez point croire le cheveu blanc autour de vous, et adressez tous ceux de vos amis dont la tête grisonne chez Mme Vve Rolande (4, rue de Provence).

M. D'A.

Avis important

Nous avons l'honneur de rappeler à nos abonnés que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonné. Autrement il ne pourrait être tenu compte des dites demandes ou réclamations.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.